

Ci-devant "LE VRAI CANARD"

CONDITIONS :

ABONNEMENT :

UN AN, 50 C
SIX MOIS 25 C
LE NUMERO 1 C
Strictement payable d'avance.

Le Grognard se vend 8 centims la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordée aux agents, pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de port sont à la charge de l'Éditeur

H. BERTHELOT

Bureau : 23, 25 Rue Ste-Thérèse
En face de l'Hôtel du Canada
Boîte 2144 P. O., Montréal

FEUILLETON DU "GROGNARD"

MADAME PANTALON

XIX

LUNDI-GRAS CUISINIER.

Le capitaine ne dit trop rien, mais aucune de ces dames ne veut avaler cette julienne d'une nouvelle espèce. Lundi-Gras remplace son potage par un immense plat de matelote qui flambe comme du punch, et le pose sur la table en disant :

—Voilà qui, j'espère, plaira à toute la société. J'y ai mis le feu... c'est une vraie marinière.

On éteint le feu, puis on sert la matelote. A peine on ont-elles porté un échantillon à leur bouche que ces dames poussent un nouveau cri.

—Qu'est-ce encore ? demande le capitaine qui n'a pas goûté ; vous vous êtes brûlées ?

—Ah ! capitaine, ce n'est pas cela, mais il n'y a pas moyen de manger de ce plat... ça emporte la bouche...

—Goûtez-y, mon oncle... je gage que vous-même ne pourrez pas en avaler.



LE CABINET PUDDING. EMBARRAS DANS LA CUISINE.

Sénécal.—Il y a assez longtemps que j'attends avec ce pudding. Il faut le faire cuire au plus vite. Diable ! mais ça sent bien mauvais par ici ! Qu'est-ce qui cause cette puanteur ?

Ladébauche.—Ne mettez pas la poutine dans son chaudron. Elle ne cuira jamais. Si ça puo c'est parcequ'on a empli ces chaudrons avec de l'huile de castor. Cette odeur ne partira plus et on ne pourra plus s'en servir.

Le capitaine prend un peu de sauce et fait une terrible grimace ; cependant il s'efforce d'avalier tout, en disant :

—Qu'as-tu donc mis là dedans, Lundi-Gras ?

—Mon capitaine, c'est du poisson, de la pure anguille et de la pure carpe...

—Oui, mais avec quoi as-tu accommodé cela ?

—Ah ! mon capitaine, j'ai mis des oignons, du poivre, du piment du vin, ensuite de l'eau-de-vie, du kirsch, du rack. Ah ! sapristi ! si ça n'a pas bon goût, vous êtes difficiles !...

—Mais, imbécile, tu as usé trop de tout cela... Moi, je parviendrais peut-être à m'y faire, mais pour ces dames, il n'y a pas moyen...

—Ah ! Dieu ! j'en ai avalé un peu, j'ai le palais emporté !...

—C'est peut-être le piment qui domine, dit Lundi-Gras, mais c'est bien bon pour l'estomac...

—Emporte ta matelote, dit le capitaine, puisque ces dames ne veulent pas en manger... Et moi-même j'avoue qu'il faut une bouche à l'épreuve du feu pour supporter cette sauce-là. Voyons, cuisinier du diable, apporte-nous tes rôtis ; il faut espérer que tu ne les auras pas bourrés de piment, ceux-là !

—Oh ! soyez tranquille, capitaine, je n'ai pas mis la moindre chose dedans. Je vous les sers tels qu'ils sont venus au monde.

L'oie et les deux canards sont placés sur la table. Les dames, qui se défient de la cuisine de Lundi-Gras, regardent ses rôtis et leur trouvent une couleur bien foncée, et sur la peau une foule de petits point noirs qu'on n'a pas

l'habitude de voir sur la volaille.

—Vos rôtis ont certainement brûlé, dit Cézarine, ils ont plus qu'un coup de feu.

—Je vous assure, ma capitaine, que ces bêtes n'ont pas brûlé du tout.

—Mais elles ont donc été bien mal plumées !... elles sont couvertes de tuyaux de plumes.

—Ah ! c'est que, ma capitaine, j'ai inventé un nouveau procédé ! on ne plume plus les volailles, on les rôtit avec leur plumage, qui naturellement se plume de lui-même, et c'est bien plus tôt fait.

—Voilà une manière de faire rôtir une volaille que je ne connaissais pas ! dit madame Flambart, mais je doute que cela donne bon goût au rôt.

—Voyons, dit le capitaine, dé coupons toujours.

Et le capitaine, qui s'en acquit-

fait fort bien, découpe l'oie et les canards. Les dames, qui n'ont encore rien mangé, se jettent sur les volailles, espérant pouvoir enfin satisfaire leur appétit ; mais bientôt elles font la grimace et rejettent les morceaux qu'elles tenaient en s'écriant :

—Ah ! que cela sent mauvais !

—Et c'est amer ! amer !...

—Qu'est-ce qu'il y a donc dans ces malheureuses bêtes ?...

—Je vous jure, mon capitaine, que je ne les ai pas farcies !...

—Non, dit Cézarine, mais je gage que tu ne les ai pas vidées ?

—Vidées !... comment, est-ce que ça se vide ?

—Quelle question ! tu veux nous faire manger tout ce qu'il y a dans le corps d'une volaille ?

—Pardou, j'ai cru que tout en était bon... je me serais bien gardé d'en ôter.

—Emporte cela, et donne-nous les légumes. Dieu merci ! cela ne se vide pas. Allons, mesdames, nous ferons un repas d'anchorète, voilà tout !

—Oui, mais ce n'est pas restaurant.

On apporte les petits pois et les asperges. Mais au lieu d'une sauce blanche, c'est une sauce brune que Lundi-Gras place à côté des asperges.

—Qu'est-ce que tu as encore mis dans cette sauce-là ? demande le capitaine, elle devrait être blanche et elle est très-brune.

—Mon capitaine, elle n'en sera pas plus mauvaise... Je sais que vous aimez le chocolat, j'en ai fait fondre quelques tablettes là dedans...

—Des asperges au chocolat ! fi ! quel mélange !

—Apporte-nous vite de l'huile et du vinaigre... et ces petits pois, voyons !

—Ah ! ils sent à l'eau-de-vie...

—Il n'y en a que cinq petits verres pour leur donner du montant.

—C'est le bouquet !...

—Ah ! Lundi-Gras, tu ne feras plus la cuisine...

—Comme vous voudrez, mon

LE GROGNARD.

MONTREAL, 18 Août 1883.

A NOS ABONNES.

Bon nombre d'abonnés ont rempli leur devoir à notre égard. Nous les en remercions et félicitons. Plusieurs cependant sont encore en arrière avec nous; les comptes leur seront envoyés immédiatement. Ils voudront bien, sans doute, les acquitter sans retard. Nous ne saurions faire continuellement des sacrifices pour le maintien de notre journal.

A nos abonnés donc de nous remettre fidèlement l'obole qu'ils nous doivent. Pour ceux qui nous doivent plus d'une année et qui ne paieront pas leurs arrérages d'ici au quinze de juillet, le journal leur sera discontinué et leurs comptes mis entre les mains d'un avocat.

Mais nous espérons que nos abonnés retardataires nous éviteront cette peine en payant immédiatement leurs arrérages.

L'ADMINISTRATION.

LAVAL VICTORIA!

Victoria est passé au bob!
Le dernier mot!

Nous publions aujourd'hui sans commentaire un document qui aura, nous l'espérons, un effet salutaire sur les professeurs et les élèves de Victoria, au cas où ils désireraient rester en rébellion contre les autorités ecclésiastiques.

Nous donnons le texte du document tel qu'il a été adressé confidentiellement aux intéressés.

Nous en avons fait une traduction française à l'usage des médecins qui ne comprennent pas la langue de Cicéron.

Bandum nichorum!

Tandem! non volisti comprehendere nostrum primum mandamentum. Oportet hodie mettere pontos super les i. Non repetemus misam bis pro sourdibus. Savete bene quando paroli sunt dicti aqua benedicta facta est. Lancisti protetum contra actionem Romae à propositum difficultatis Laval et Victoriae. Omnes professores Victoriae se sunt facti tirare oreillos antequam exire Hotelii Dei. Scribimus sororibus hospitali- isti et decimus illis fermare portas ad nasum proximo foiso se presentabunt in institutione eorum.

Boutum est jouare bouchono et non volimus passare pro cornichones. Jam hiems transiit et non fecisti vestram actionem submissionis. Hodie nimis tardus est. Eamus vos facere débarquere de super poulinum unum pocum crochum.

Presentibus istis omnes profes-

sorores et etudiantes collégii Medecini Victoriae excommunicati sunt in ballo échalottorum si non abandonnant écolam et fermant portas suas. Excommunicati erunt partoutum ubi sunt et érunt, in Montreale, Barra à Plouffe, Magno Ignito, Longa Pointa, Bytown, Longo Oculo, Caughnawagaque. Excommunicati erunt in omnibus villibus, villagibus, concessionibus et rangibus.

Est satis scribere bono entendendo Salus.

Secretarius.

TRADUCTION

Bande de nichons!

Enfin vous n'avez pas voulu comprendre notre premier mandement. Il faut aujourd'hui vous mettre les points sur les i. Nous ne répétons pas la messe deux fois pour les sourds. Vous savez bien que lorsque les paroles sont dites l'eau bénite est faite. Vous avez lancé un protêt contre l'action de Rome à propos de la difficulté de Laval et Victoria. Tous les professeurs de Victoria se sont fait tirer les oreilles avant de sortir de l'Hôtel-Dieu. Nous avons écrit aux sœurs de cet hôpital et nous leur avons dit de vous fermer les portes au nez la prochaine fois que vous vous présenterez dans cet établissement.

Il y a un bout pour jouer au bouchon et nous ne voulons point passer pour des cornichons. L'hiver est déjà passé et vous n'avez pas fait acte de soumission. Aujourd'hui il est trop tard. Nous allons vous faire débarquer de dessus le poulain un peu croche.

Par les présentes tous les professeurs et les étudiants du Collège de Médecine de Victoria sont excommuniés en balle d'échalottes s'ils n'abandonnent pas l'école et s'ils n'en ferment point les portes.

Ils seront excommuniés partout où ils seront, à Montréal, à la Barre à Plouffe, au Grand-Brûlé, à la Longue Pointe, à Bytown, à Longueuil et à Caughnawaga. Ils seront excommuniés dans toutes les villes, les villages, les concessions et les rangs.

C'est assez écrire. A bon entendeur, salut.

Le Secrétaire.

Si nos lecteurs ont la primeur du document ci-dessus, c'est grâce à l'activité et au talent diplomatique de notre correspondant européen, M. Ladébauche.

Correspondance de Ladébauche.

Paris 15 août 1883.

Mon cher Grognard,

Me voilà rendu à Paris où tu m'avais dit d'aller pour te donner des nouvelles de ce qui s'y brasse depuis quelque temps.

Je traversais la place de la Concorde, quelque chose qui ressemble au Carré Victoria à Montréal, mais c'est tant seulement dix fois plus grand. J'essayais d'allumer mon bougon, mais comme il faisait un vent à décorner les bœufs, mon

allumette s'est éteinte à chaque fois. C'est yainque rendu au pied de la statue de la Ville de Strasbourg, que j'ai pu trouver un abri pour faire prendre mon allumette comme il fallait. J'avais tiré trois ou quatre touches en me promenant lorsque j'ai fait la rencontre de M. Campbell Latour, l'individu qui donne des rubans et des croix aux canayens qui résident Paris.

Je lui dis: Vous êtes pas pire? Il me répondit: Ma santé est un peu « mucre, » j'ai eu tant d'affaires depuis quelques semaines que je n'ai pas pu trouver le temps d'aller faire un tour au bord de la mer. Vous avez, sans doute, rencontré Sénécal et Champleau au Canada? Comment sont-ils?

Ils se portent aux oiseaux. Ces gens-là voyez-vous, ça ne devient malade que lorsque les besoins de la politique l'exigent. Champleau ne fait pas grand tapage à présent. Il est obligé d'aller le train de la grise. Il n'est pas le boss du chanquier à Ottawa. C'est Langevin qui run la boutique avec Johnny.

Quant à Sénécal il n'a pas changé. C'est toujours le même. Il romue l'or avec une pelle et ça ne le rend pas plus fier pour tout ça. Il porte toujours un feutre mou, jamais vous ne le verrez avec un tuyau, quand même il serait avec le gouverneur. A propos de Sénécal, il nous est arrivé avec un grand ruban de la légion d'honneur. Tout le monde se demande comment il a pu s'y prendre pour devenir commandeur comme Champleau.

Sénécal est bien considéré par chez nous. Il nous vend toutes les belles terres en bois debout que vous avez en Canada, il nous vend des mines d'or, d'argent, et de phosphate.

Mes compatriotes qui spéculent avec lui vont tous faire des millions.

Vous avez raison là, mon ami. Sénécal a été inventé pour enrichir ses amis. Il a fait déjà trois ou quatre millionnaires avec des gens qui valaient pas c'te tête.

Vous voyez que nous avons bien raison de le nommer commandeur de la Légion d'Honneur.

Beau dommage! Entre vous et moi, Sénécal est le plus futé de nos canayens. C'est un homme qui sait arranger ses flutes.

Laissez-le spéculer encore pendant quelques années et vos Rotschild seront de la popotte en comparaison de lui.

Le public canadien était-il satisfait lorsqu'il a appris qu'on avait donné à Sénécal la croix de la Légion d'Honneur?

Ah! par exemple, ça, c'est une autre affaire. Les amis de Sénécal étaient contents, mais le public, attendez un peu. Le Bas-Canada ce n'est pas comme la France. Le canayon aime bien les croix, mais lorsqu'elles sont bénites. La croix que vous avez donnée à votre ami venait d'un gouvernement qui n'aime pas la religion. Un grand journal de Montréal, l'*Etendard* ne s'est pas gêné de lo

dire. Ce n'est pas un honneur pour un canayen de recevoir des décorations des impies et des athées. C'est mon opinion à moi aussi. Puisque nous sommes à parler de vos croix, je connais à Montréal une personne qui grille d'envie d'être chevalier de la Légion d'Honneur. Je veux parler de M. Beaugrand de la *Patrie* qui est déjà officier de l'Académie.

Il parle à la française, et il vous engueule son homme comme un parisien. Il adore votre république et ses institutions.

En fait de religion il est aussi « v'lan et aussi p'chutt » que vous autres. C'est lui qui serait fier si vous le fassiez nommer Chevalier.

Me conseillez-vous de lui donner la croix?

N'allez pas faire ça pour l'amour du bon Dieu. Savez-vous que si vous lui donniez du ruban, que ça n'aurait plus de bote. Il ferait le diable à quatre pour vous forcer à créer chevaliers tous ses amis. Il vous tannerait nuit et jour jusqu'à ce que la croix fut donnée à MM. Thibaudeau, Fréchette, Robidoux, et à cinq ou six autres.

Thibaudeau, Fréchette, Robidoux, ça doit être des Rouges?

Comme de juste. Ce sont des gens qui voudraient ruiner le pays, si on les laissait grimper au pouvoir. Ce sont des gens sans principe, sans religion, des gens à éviter quoi! Vous pouvez me croire, *La Minerve* et l'*Etendard*, les deux meilleurs gazettes de Montréal le répètent tous les jours.

Ah, oui-da oui. Comme ça, je vais y avoir l'œil. Je ne veux pas me faire emballer par ces gens-là.

Nous avons un membre français à Montréal, de ce temps-ci, c'est un nommé Vermont qui est venu avec Sénécal. Je vous en parle qu'il s'est fait abîmer de bêtises, par les gazettes rouges, suffit qu'il était l'ami de Sénécal. L'*Etendard* lui a servi une soupe chaude, parce qu'il était un mangeur de prêtres par chez vous. A Montréal la *Minerve* lui a fait bonne façon parce qu'il était en compagnie de Sénécal. Si vous écrivez à M. Vermont, dites lui de garder sa langue dans sa poche, s'il ne veut pas s'attirer de mauvaises affaires sur les bras.

Dans le Bas Canada on ne badine pas avec les ennemis de la religion. Je vous remercie de vos bons conseils Mon cher monsieur Ladébauche. Maintenant nous allons casser une croute ensemble. La malle va partir et je finis ici ma lettre.

Tout à toi

LADEBAUCHE.

PLOIDOYER EN FAVEUR D'UN MEURTIER.

Le prisonnier à la barre a tué son père, c'est vrai; il a tué sa mère, c'est encore vrai. Mais il n'en faisait pas une habitude.

S'il a tué aussi l'époux de sa sœur, c'est qu'il voulait l'en séparer afin de lui donner l'époux

capitaine; après tout, j'aime autant la manger que la faire.

Le fian aux oignons et la crème à la farine achèvent de désoler ces dames. Cézarine appelle Martine et lui dit:

Tu nous feras à souper, et désormais nous ne t'enlèverons plus à tes fourneaux.

Ma foi, dit la cuisinière, j'aime mieux ça que de battre la caisse... chacun son métier; on ne m'a pas appris la cuisine pour battre du tambour.

XX

UNE CAUSE A DÉFENDRE.

Lorsque Cézarine a un moment de libre, elle va voir sa fille, elle embrasse la petite Georgette. Plus d'une fois elle a eu l'idée de la prendre avec elle au château; mais l'enfant n'a encore que quinze mois, elle est très-bien chez sa nourrice, qui en a grand soin, et qui d'ailleurs accourrait prévenir la mère si la moindre chose arrivait à son nourrisson.

Elvina accompagne presque toujours sa belle-sœur lorsque celle-ci va voir la petite Georgette; mais n'est plus gaie, vive, rieuse comme autrefois; le séjour du château lui semble monotone; elle ne veut pas travailler au journal; elle ne se rend pas exactement aux conférences des indépendantes, et pendant que celles-ci élaborent toujours leur acte de constitution, qu'elles ne terminent jamais, Elvina fait un signe à la jeune femme de chambre et, avec Aglaé, va se promener dans les environs du château.

La jeune fille ne se doute pas qu'il y a dans la campagne quelqu'un qui la guette, qui brûle d'envie de l'aborder, de lui parler mais qui n'ose pas, parce que son frère le lui a défendu. Cependant une fois Gustave n'y tient plus, il se dit:

Je ne lui parlerai pas;... d'ailleurs, si je lui parle, je me souviendrai de ce que Frédéric m'a recommandé... je ferai semblant de ne plus être amoureux d'elle.

Et au détour d'un sentier il se trouve devant Elvina et sa servante. La sœur d'Adolphe pousse un cri qui n'annonce pas de l'effroi. Elle sourit à Gustave en lui disant:

Ah! c'est vous, monsieur Gustave, vous dans ce pays?... Par quel hasard?... Est-ce que vous venez nous voir?

Oh! non, mademoiselle, répond Gustave en affectant un air froid et réservé... je me garderai bien de me présenter chez madame Pantalon... qui a quitté son mari l... et s'est entourée de dames qui en ont fait autant qu'elle. Je sais que les hommes sont très-mal vus par ces dames... que votre belle-sœur a toujours été peu aimable avec mon frère, et n'étais pas dans ses bonnes grâces; chaque fois que je tâchais de causer avec vous, elle s'empressait d'y mettre obstacle. Vous voyez donc bien que je ne puis songer à me présenter au château.

A Continuer.

qu'il avait dans sa tête.

C'est donc une affaire de famille, un cas de père, de mère, de sœur dans lequel nous ne devons pas fourrer le nez.

Non, messieurs les jurés, vous ne condamnez pas cet homme à mort pour lui apprendre à vivre, vous ne l'enfermez pas non plus dans une cellule; voyez le ver à litière, son isolement ne le rend pas meilleur. Vous l'acquitterez donc.

—Un certain fabricant de boîtes à cigares de la rue Jacques-Cartier imitant très-bien le beuglement d'un veau qui a perdu sa mère, se chargera volontier d'enseigner à qui le désirera, son talent remarquable dans l'art d'imiter, le cri de cet intéressant animal.

Pour référence, s'adresser à ses employés qui l'imitent d'une manière très remarquable.

INCROYABLE BON MARCHÉ

—000—
FIN DE LA SAISON DU PRINTEMPS.

GRAND SACRIFICE SUR TOUTES LES MARCHANDISES CHEZ

BOISSEAU Freres
235 & 237,
RUE ST. LAURENT.

—:0:0:0:—
Tout le monde connaît l'importance des réductions faites sur les marchandises, chaque fin de Saison, par la maison Boisseau. Il lui suffit d'en faire l'annonce pour qu'immédiatement la foule encombre les magasins. Depuis quelques jours que nous avons lancé nos circulaires les ventes ont pris une extension tellement grande que nous avons peine à suffir à toutes les demandes.

- Foule aux étoffes à robes
- Foule aux Soieries.
- Vente énorme de Cachemires
- Pertes sur les cotons
- Pertes sur les toiles
- Chapeaux pour Dames vendus à tous prix.
- Plumes et Fleurs en dessous du prix coûtant.
- De même dans tous les Départements.

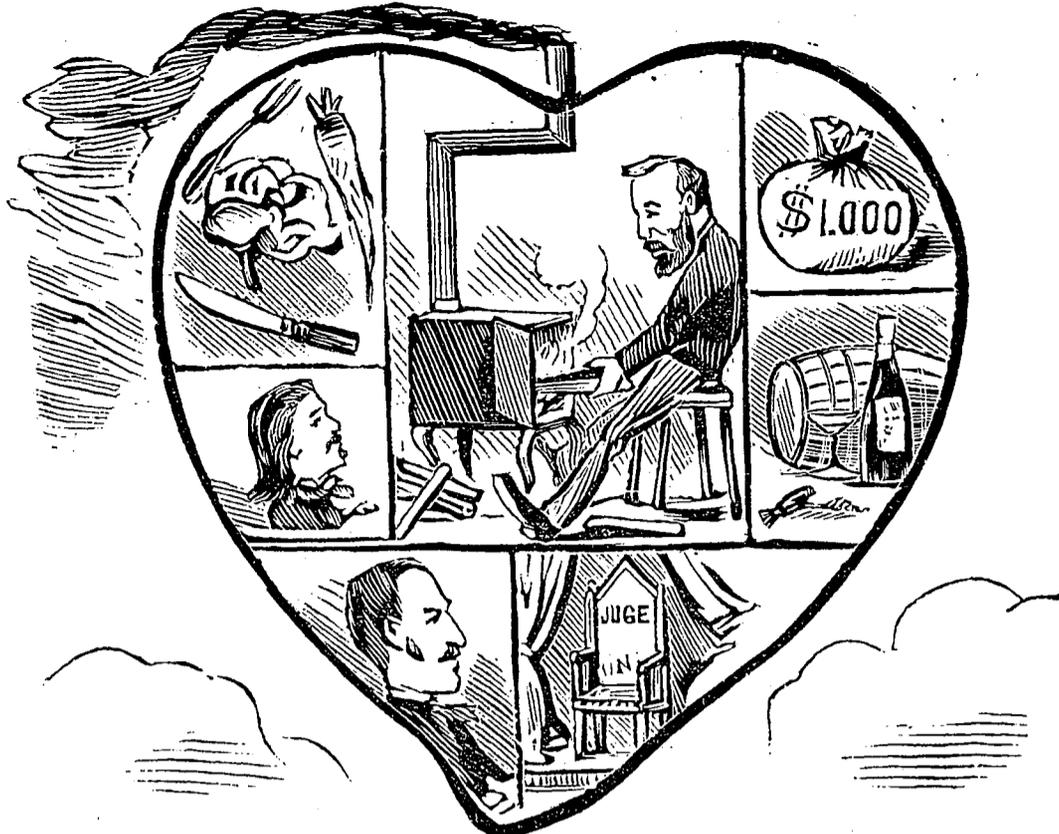
—AVIS—

Monsieur Horace Boisseau se rendant en Europe le 24 de juillet courant, pour les achats d'Automne, se fera un plaisir de se charger de tous les ordres qui lui seront donnés jusqu'à cette époque pour être exécutés en France et en Angleterre.

BOISSEAU Freres
235 & 237

RUE ST. LAURENT.

Le FIL CLAPPERTON, incontestablement reconnu le meilleur existant, est aujourd'hui demandé par toutes les couturières à la main et à la machine au grand détriment de tous ses concurrents.



LE CŒUR DE MOUSSEAU.

Ce cœur est maintenant ouvert au public. La principale pièce est occupée par Sénécals qui est chargé de le chauffer. MM. Chapleau et Bergeron y ont, chacun, un appartement confortable.

IMPRIMERIE

DE

W. F. DANIEL

Ayant un matériel d'imprimerie très étendu, est en mesure d'entreprendre l'impression de toutes espèces d'ouvrages, dans les deux langues, tels que Blancs de Notaires, Avocats, Greffiers, etc.

- En-Tête de lettres,
- En-Tête de comptes,
- Lettres Funéraires.
- Cartes d'affaires,
- Cartes de visites,
- Billets de Concert

- Circulaires,
- Programmes,
- Catalogues,
- Factums,
- Pamphlets,
- Affiches,
- Chèques, etc

LE TOUT

Exécuté avec soin, élégance et promptitude

On se charge également des Ouvrages de Luxe de tous genres, imprimés en Or, Bronze, Argent et diverses autres couleurs.

A DES PRIX TRÈS MODÉRÉS.

Une attention toute particulière sera donnée aux commandes de la campagne, et l'expédition se fera avec régularité à n'importe adresse.

S'adresser à l'imprimerie de

W. F. DANIEL

25 RUE STE-THERÈSE 25
Coin de la rue St. Gabriel
MONTREAL.

BADINAGES.

Entre concierges:

Est-ce vrai, madame Chapu, que votre fils Antoine a une fièvre ophicléide?

—Non, madame Moulard, mais

le cher enfant n'en vaut guère mieux. Vous savez qu'il avait déjà une prétention d'urine, n'est-ce pas? Voilà qu'il vient de lui pousser une Hippolyte dans le nez. Même que le docteur lui a ordonné du corail de potasse.

HOTEL DU CANADA
No. 17 RUE ST. GABRIEL
MONTREAL.

JOS. RIVARD,

PROPRIETAIRE.

—000—
Le magnifique HOTEL DU CANADA, de Montréal, dont la popularité est si bien connue, vient de passer entre les mains du nouveau propriétaire qui y a fait de grandes améliorations dans le genre le plus moderne, ce qui le met sur le pied des principaux établissements de ce genre sur le continent américain.

Le public voyageur trouvera à l'HOTEL DU CANADA des chambres spacieuses, parfaitement aérées, mublées avec un luxe exquis, une table abondamment fournie et un service excellent. Les liqueurs sont choisies et les vins des meilleurs crus.

Des omnibus stationnent à l'arrivée de tous les chemins de fer et des bateaux à vapeur, et un employé de l'hôtel est chargé d'accompagner les voyageurs qui veulent bien visiter cet établissement.

Avec un tel confort, les propriétaires de l'HOTEL DU CANADA osent espérer une large part du patronage public.

JOS. RIVARD

PROPRIETAIRE.

COUPE FASHIONABLE.

—000—
Il nous fait plaisir de recommander au public M. L. C. de Tonnancour, tailleur No. 119 rue Notre-Dame.

M. de Tonnancour n'emploie que des ouvriers de première classe et il est toujours au courant des dernières modes de Paris, Londres et New-York.

La coupe est toujours garantie de manière à donner satisfaction aux clients les plus difficiles.

Le public trouvera là les tweeds et des draps français, anglais, écossais et Canadiens dans le dernier goût.

Nous conseillons fortement à nos lecteurs de patroniser cet établissement.

C'EST MARDI LE 21 que les Imprimeurs Canadiens de Montréal donnent leur Excursion au clair de la lune avec le concours de la

BANDE DE LA CITÉ

DANSE A BORD

PRIX DU BILLET

Monsieur 50 cts. Dames 25 cts.

Départ à 8 heures précises du quai du traversier de l'Île Ste. Hélène.

RESTAURANT NOUVEAU

M. L. W. Lajeunesse, ci-devant de Québec, hôtelier d'une grande expérience vient d'ouvrir au No. 17 rue St. Jacques un restaurant de première classe.

Salons particuliers meublés avec élégance.

Toutes les primeurs des saisons seront servies aux clients.

Cuisine sur la direction d'un chef habile.

Vins importés de France, Cigare de choix.

Prix modérés.

Une visite est sollicitée.

L. W. LAJEUNESSE.

Propriétaire

AVIS. — Il est ordonné par la présente que tous les remis des Imprimeurs canadiens de Montréal soient rendus, mardi à 8 heures précises du soir au quai du traversier de l'Île Ste. Hélène pour prendre part à une grande excursion au clair de la lune donné par les dits Imprimeurs. Voir l'annonce dans une autre colonne.

CHLORURE DE CHAUX.

Pour blanchir le linge et pour un désinfectant de première classe servez-vous du Chlorure de Chaux préparé par C. D. Morin et vous réussirez. Directions complètes sur chaque paquet. Si vous avez besoin de blanc de céruse achetez-le à la livre, il est moins cher que celui que vous achetez en paquet pour du Chlorure de Chaux. Un mot au sage est suffisant.

LESSI CONCENTRÉ.

Les personnes de la campagne ou autres qui ont besoin de Lessi concentré à la livre en recevront en envoyant cinq cents par livre et en indiquant la Station du chemin de fer ou du Bateau le plus près de chez eux. Directions complètes pour toute sorte de savon envoyées avec chaque paquet. C'est la chose la plus économique que vous puissiez vous procurer.

Adressez,
C. D. MORIN, 616 Ste. Marie, Montréal.

SIROP DU PRINCE DE GALLES.

Le Sirop du Prince de Galles de Madame Harwood est recommandé par tous les bons médecins et par toutes les mères qui s'en sont servi. Il contient plus de propriétés guérissantes et fortifiantes qu'aucun autre sirop connu.

Les mères qui ne le connaissent pas sont priées d'en référer aux personnes qui ont donné les certificats suivants et qui pourraient être comptés par centaines de même force.

C. D. MORIN, PROPRIETAIRE, 616 rue Ste. Marie.

C. D. MORIN, ECR. MONSIEUR,

Pour l'information des personnes qui sont dans mon cas et pour le bien public je désire beaucoup que le présent soit publié. Il y a bientôt trois ans, ayant des enfants malades j'essayai de deux ou trois sortes de sirops sans obtenir aucun soulagement. C'est alors qu'ayant entendu parler du Sirop du Prince de Galles de Madame Harwood je m'en procurai, et depuis ce temps mes enfants sont bien et je crois réellement que si j'avais eu de ce sirop plus vite, plusieurs de mes enfants qui sont morts seraient aujourd'hui en aussi bonne santé que mes autres. En conséquence j'en vend beaucoup et il donne toujours entière satisfaction.

Avec reconnaissance,
DAME LUC TASSE,
Épouse de **LUC TASSE, ECR.,**
Maître de Poste et Epicier
Côte St. Michel, 28 Avril 1881.

Mr. C. D. MORIN, MONSIEUR,

Nous désirons vous remercier sincèrement pour le Sirop du Prince de Galles de Madame Harwood que vous nous avez vendu depuis quatre ans, après avoir essayé de plusieurs autres sirops sans pouvoir empêcher nos enfants de mourir (et nous en avons dix de morts) ayant entendu parler du sirop du Prince de Galles nous nous en sommes procuré, et ce n'est que depuis ce temps que nous avons pu élever nos enfants qui étaient toujours très malades. Il nous est tout-à-fait indispensable et c'est la seule chose qui nous ait réussi.

Nous le recommandons de tout cœur à tout nos amis et nous le considérons comme un véritable trésor et un bienfait pour tous ceux qui ont des enfants malades.

MICHEL CHARBONNEAU,
forgeron,
ET SON ÉPOUSE,
4 Rue Perthuisa
Montréal, 9 avril 1881.

UNE SINGULIÈRE AVENTURE

Thomas W. F. Smithson était, par droit de naissance, citoyen de la libre Amérique, et, — do par les hasards de la vie, — sub-manager de l'une des plus grandes usines métallurgiques de l'Etat de New-York.

Admis tout enfant comme simple auxiliaire chez Anderson brothers, esquires et propriétaires de la fabrique en question, il avait, — un à un, mais lestement, — franchi les divers degrés qui séparent le postulat d'une situation aussi honorable que rémunératrice, et, à peine âgé de vingt-quatre ans, se trouvait le second dans la maison où il était si humblement entré !

Grand, large d'épaules, la teinte rose et sa franche figure éclairée par deux yeux bleu-turquoise, — limpides comme des yeux de chien, — il résumait, avec sa lèvre rasée et sa barbe blonde en fer à cheval, le type du parfait Yankee, dans sa plus sympathique personification !

D'une probité aussi impeccable que l'habileté dont il faisait preuve, — dans les multiples et grandioses opérations enfantées, sans relâche par Anderson brothers, — il possédait la confiance absolue de ces puissants ingénieurs, et rien ne se traitait chez eux sans que Thomas W. F. Smithson fût consulté.

Et ce n'était pas une petite affaire, que cette fabrication de locomotives, de chaudières, de navires, d'engins agricoles et autres menus objets en fer !

Deux mille ouvriers y étaient quotidiennement employés, pour l'exécution des ordres qui arrivaient, sans trêve, de la baie d'Hudson à l'Uruguay, de Washington à San-Francisco !

Or, certain samedi matin, — après une longue nuit consacrée, tout entière, à la mise en ordre de ses comptes de quinzaine, Thomas W. F. Smithson, en ayant présenté le bordereau à M. Anderson junior, reçut de sa main un chèque de quatre-vingt-cinq mille dollars, sur la *Kentucky Bank*, avec l'injonction — en raison de l'importance de la somme, — de vouloir bien l'aller toucher lui-même.

C'était le montant de la paye des workmen et des employés.

Thomas W. F. Smithson mit le chèque dans vaste portefeuille, — le portefeuille sous son bras, son chapeau sur sa tête, — et sauta dans l'omnibus qui, de la cinquante-cinquième rue, conduisait à Wallstreet !

A cette époque, la cinquante-cinquième rue était presque un faubourg, les tramways n'étaient point inventés, les chemins de fer aériens dormaient encore dans l'imagination de leur créateur, et le merveilleux pont de Brooklyn eût semblé une invraisemblable utopie, au plus entreprenant de ces audacieux et pratiques enfants de l'*Uncle Sam*.

Car ceci se passait en 1860 ! Aujourd'hui, Thomas W. F. Smithson a bien près de cinquante ans ! Sa fraîcheur de kéepsake a fait place à une belle carnation

couleur jus de chique, son fer à cheval a grisonné et est devenu raide comme un bouquet d'écuville, sa charpente s'est faite osseuse et son crâne s'est dégarni...

Mais il a conservé ses larges prunelles bleu-turquoise, et c'est en nous promenant, l'autre soir, sur le trottoir du Grand-Hôtel — où il est descendu, — qu'il m'a raconté sa très-ingénieuse histoire !

Donc, Thomas W. F. Smithson ayant religieusement encaissé le chèque que lui avait remis M. Anderson junior, reprit l'omnibus pour revenir à l'usine.

Les bank-notes de 2, 5, 10, 20 et 50 dollars formaient un volumineux paquet, qui donnait au portefeuille les apparences d'une échine de bison !

Et, — les deux mains appuyées sur le précieux maroquin, qu'il avait posé sur ses genoux, — le sub-manager se laissait aller au roulis de la lourde machine, avec la volupté de ceux qui — ayant passé une nuit blanche, — se rattrapent en fermant les yeux, de ce déficit anormal de repos !

On était au mois de juin. Et, quoiqu'il ne fût que dix heures, le soleil piquait ferme ! Aussi, à l'intérieur du véhicule, l'atmosphère se faisait-elle étouffante, saturée qu'elle était des parfums, aussi divers que désagréables, qu'exhalent les voyageurs.

Serré entre une majuscule marchande de Harlem — portant un ballot d'un yard cube, — et un monsieur qui, — plongé dans son journal, — lui enfonçait son coude dans le thorax, Thomas W. F. Smithson, supérieurement accoté, magnétisé par la chaleur, bercé par le cahotement, et surtout, vaincu par la fatigue, s'endormit, de ce lourd sommeil des natures sanguines : lourd, tenace, écrasant !

Un soubressaut de la voiture, s'arrêtant net, le réveilla, et — à la fois — un cri strident et un effroyable juron s'exhalèrent de ses lèvres...

Pendant qu'il se dressait, livide, effrayant, et battant l'air de ses bras !

Le portefeuille n'était plus sur ses genoux ! Il avait été audacieusement volé ! ! !

Et, à l'entrée de l'omnibus vide, les contrôleurs le contemplaient avec ahurissement !

Fou et le visage rouge, à cette heure, à croire qu'il allait succomber sous une attaque d'apoplexie, les yeux sanglants, l'écume aux lèvres, — Thomas W. F. Smithson entra, comme un ouragan, dans le bureau de M. Anderson Junior, et, d'une voix qui n'avait plus rien d'humain, lui apprit, — entre deux hoquets de rage folle, — ce qui venait de lui arriver.

Le constructeur le toisa, en fronçant légèrement les sourcils, seule manifestation que ce grave événement put arracher à son imperturbable flegme.

— Aoh ? dit-il, — avec une lenteur sous laquelle Thomas W. F. Smithson crut deviner mille horribles suspensions, — voleur habile !... voyez police !... faites diligences ! vais envoyer toucher autre chèque !

Et, comme le sub manager tour-

noyait sur lui-même, — aphone, inconscient, les prunelles hors de l'orbite, — il ajouta, dans le même style télégraphique, et en se remettant à écrire avec une tranquillité féroce :

— Si, 85,000 dollars se retrouvent pas, débiterai votre compte.

Le malheureux employé tressaillit, comme s'il eût été frappé par une décharge électrique, et se précipita hors du bureau, avec l'allure d'un boulet de canon.

85,000 dollars ! — 425,000 ce qu'il gagnerait peut-être dans toute une longue existence... ainsi hypothéqué à l'avance !

Sans compter les doutes qu'il avait lus — pensais-il — dans les yeux glacés de M. Anderson Junior !

Soyez donc honnête à n'oser vous approprier un cent... ! pour que...

Si Thomas W. F. Smithson ne devint pas fou et triompha de la congestion cérébrale, ce fut vraisemblablement parce que la Providence avait décidé qu'il vécût !

Car la police fouilla vainement New-York ! En vain, aussi, le sub-manager courut, se multiplia, promit deux mille dollars de récompense, mit en œuvre, enfin, toutes les ressources que lui inspirait son désespoir...

Deux jours se passèrent sans que le voleur fût découvert.

Deux jours ! pendant lesquels Thomas W. F. Smithson souffrit d'innombrables tortures, maigrit de vingt livres, fut poursuivi, comme par un spectre, par les pupilles glaques de M. Anderson Junior !

Deux jours ! à l'expiration desquels, à bout de courage, d'énergie, d'espérance, il prit une résolution aussi terrible qu'irrévocable !

Et le troisième, au matin, tous les journaux de New-York contiennent, en grosses lettres, cette implacable annonce :

On m'a volé, samedi, dans l'omnibus qui va de la 55e rue à Wallstreet, un portefeuille contenant 85,000 dollars, appartenant à Anderson brothers. Je prévient le voleur que si jeudi matin, à neuf heures, il ne m'a pas renvoyé cette somme, je me fais sauter la cervelle !

Que la mort d'un honnête homme lui soit alors un supplice vengeur.

THOMAS W. F. SMITHSON.

Et, la conscience en repos, il attendit stoïquement.

Ce jeudi-là, dès l'aube, — et nul n'ayant répondu à sa suprême exhortation, — Thomas W. F. Smithson se leva, se rasa, s'habilla avec le soin le plus épicurien ! Puis il perpétra l'œuvre de sa toilette avec non moins d'héroïque tranquillité !

Pas nerveux, et d'une énergie rare, il était irrévocablement décidé à faire le sacrifice de sa vie à son honneur.

Et, sans tapage, sans éclat, il se préparait à mourir respectablement. Lorsqu'il se jugea d'une correction aussi accomplie que s'il eût dû se rendre à une audience de la *Maison-Blanche*, Thomas W. F. Smithson — après un dernier regard dans la glace — s'assit enfin

à son bureau.

Il écrivit cinq ou six lettres, expliquant laconiquement sa tragique détermination, fit ses adieux à sa mère, en dix lignes navrées et tendres, plaça ces divers plis en évidence, et tira de sa boîte un revolver-type de la fabrication d'Anderson brothers.

Après l'avoir examiné en connaisseur, en avoir fait jouer la batterie, virer le barillet, inspecté le ressort, — il en chargea méthodiquement les cinq tubes, puis, posant sa montre sur son buvard, il murmura, sans que sa voix tremblât :

— Il est huit heures et demie ! Encore trente minutes !

Prenant alors un cigare, il en coupa le bout avec ses dents, l'alluma, et, renversant son fauteuil, posa ses deux talons sur la tablette du bureau, de façon à toujours apercevoir sa montre dans le triangle vide formé par ses genoux.

Et, cela fait, il fuma avec une sérénité véritablement surhumaine.

Dix minutes s'étaient écoulées déjà et le quart du cigare était consumé, lorsqu'un coup violent, frappé à la porte, fit bondir le sub-manager.

En même temps il devint pâle. Cet homme que les apprêts de sa mort avaient laissé froid, paissait — en émotion banale, — sous tribut à l'humaine faiblesse !

— Entrez ! cria-t-il néanmoins d'une voix claire, en jetant son mouchoir sur le revolver.

La porte s'ouvrit, et un vieux gentleman se montra sur le seuil.

C'était un grand vieillard, de cinquante à cinquante cinq ans, tout vêtu de noir, les cheveux gris-blancs et portant des favoris de même nuance, taillés en virgules renversées.

Absolument confortable des pieds à la nuque, l'air honnête et bon, tel il apparut à l'employé d'Anderson Brothers.

— Vous êtes monsieur Thomas W. F. Smithson ? demanda-t-il en saluant poliment.

— Oui, monsieur.

— C'est bien vous qui dans le *Herald* avez annoncé... ?

— Parfaitement.

— Et votre détermination est... ?

— A seize minutes de son exécution ! riposta froidement le sub manager, en jetant un coup d'œil sur sa montre.

— J'arrive à temps, par bonheur ! exclama le vieillard, on saisissant juvénilement un siège et en se plaçant près de Thomas W. F. Smithson, — Causons donc vite.

— Vous avez quatorze minutes ! répliqua le condamné avec une ferocité stoïque.

— Je suis William H. Mac Lellan, banquier dans la 22e avenue, fit l'arrivant précipitamment.

Le sub-manager salua.

— J'ai une fille, Jessy, dix-huit ans, et jolie comme un songe ! poursuivit M. Mac Lellan ; c'est elle qui a lu votre menaçante épître, et c'est elle qui m'envoie vers vous... parce que nous sommes de la communion évangélique qui défend d'attenter à ses

jours.

— Ah ! je comprends ! vous espérez...

— Certes ! et voici pourquoi. Ma maison est petite, mais honorablement connue. Pour lui donner l'extension que je rêve, il me faut un associé probe, dévoué et habile ! Probe, vous l'êtes, votre décision le prouve... brutalement ! Habile, vos patrons l'ont crié par-dessus les toits ! Or, se tuer pour une perte d'argent, car nul n'aurait vous soupçonner — est absurde et lâche ! Et j'ai promis à ma fille de sauver votre vie ! Que vous faut-il, au demeurant ? Rembourser la somme volée ? Entrez chez moi ! Je vous offre 5,000 dollars d'appointements et un intérêt dans mes affaires. Vous pourrez prendre des engagements avec Anderson brothers, je les garantirai au besoin ! et, si la chance nous favorise, dans dix, quinze ans, vous vous serez libéré, tout en édifiant votre fortune à venir ! Allons, est-ce dit ? appuya chaleureusement le vieillard, en tendant à Thomas W. F. Smithson sa main loyalement ouverte.

Le sub-manager, blanc comme un linge, et les lèvres tremblantes hésita un instant.

Puis, fermant brusquement les paupières pour sécher deux larmes qu'il sentait prêtes à tomber, il s'écria, d'une voix hoquetante, et en serrant à la broyer la main de William H. Mac Lellan.

— Merci ! j'accepte !

Le lendemain, il entra dans la banque de son libérateur.

Et la chance sembla y arriver avec lui ! car tout ce qu'il tenta, souvent avec une terrible audace, réussit à miracle !

Un an plus tard, il avait remboursé déjà 6,000 dollars à Anderson Brothers, et devenait l'associé de Mac Lellan, en même temps que son gendre ! car il s'était épris de la charmante essey qui le lui avait rendu avec usure !

Bref, en moins de dix ans, il était quitte envers ses anciens patrons, et, à l'heure qu'il est, il possède une douzaine de millions, plus sept garçons taillés comme leur père et en tout dignes de lui !

Un seul point noir assombrissait la félicité superbe de Thomas W. F. Smithson !

Son beau-père est mort, il y a deux ans, et, dans l'enveloppe qui contenait son testament lequel léguait toute sa fortune à sa fille et à ses petits enfants, un pli mystérieux était adressé à son gendre, avec prière de le lire en secret.

Et, dans ce pli, il y avait ces trois lignes laconiques :

Pardonnez-moi ! le voleur c'était moi ! et les 85,000 dollars ont fait notre fortune !

William H. Mac Lellan.

Voilà ce que l'ex-sub-manager n'a pas encore pardonné à son associé !... le nuage qui flotte obstinément dans le bleu de son ciel !

— Quel âge a ton frère aîné ? Je ne suis pas, mais il commençait déjà à jurer.